

## Article

---

« Les intuitions rationnelles sont-elles des intuitions modales ? »

Pierre Saint-Germier

*Philosophiques*, vol. 44, n° 1, 2017, p. 49-71.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/1040327ar>

DOI: 10.7202/1040327ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

# Les intuitions rationnelles sont-elles des intuitions modales ?

PIERRE SAINT-GERMIER

Aarhus University

**RÉSUMÉ.** — Nous discutons la thèse, acceptée par de nombreux théoriciens des intuitions rationnelles, selon laquelle ces dernières s'accompagnent d'une apparence de nécessité. L'existence d'intuitions rationnelles ayant pour objet des propositions contingentes jette un doute sur l'adéquation de cette thèse. Le problème peut trouver une solution dans le cadre d'une théorie fallibiliste des intuitions rationnelles, pourvu que l'on admette des illusions modales inéliminables. En nous appuyant sur une explication bidimensionnelle de l'*a priori* contingent, nous défendons une solution différente consistant à reconsidérer le contenu des apparences associées aux intuitions rationnelles : ce que l'on pourrait prendre pour des apparences de nécessité n'est autre qu'une manifestation de leur caractère *a priori*.

**ABSTRACT.** — We discuss the view, accepted by many rational intuition theorists, that rational intuitions involve appearances of necessity. The fact that we can have rational intuitions of contingent propositions casts a doubt on the adequacy of this view. This fact can be accommodated by a fallibilist theory of rational intuitions, provided one accepts that these intuitions generate ineliminable modal illusions. Drawing on two-dimensional explanations of the contingent *a priori*, we defend an alternative view according to which the appearances involved in rational intuitions are not appearances of necessity but rather an expression of their *a priori* status.

## 1. Introduction

Un nombre croissant de théoriciens de la connaissance reconnaissent l'existence d'un certain type d'état mental, nommé « intuition rationnelle », possédant un contenu propositionnel et caractérisé sur le plan phénoménologique par un certain type d'apparence intellectuelle : j'ai l'intuition rationnelle que *p*, s'il me semble que *p* est vrai, sur la base d'une apparence intellectuelle<sup>1</sup>.

On confie généralement aux intuitions rationnelles le rôle d'expliquer l'acceptation rationnelle de vérités *a priori* primitives, c'est-à-dire de vérités *a priori* qui ne se laissent pas dériver de principes ou d'axiomes *a priori*

---

1. Voir George Bealer, « Intuition and the Autonomy of Philosophy », M. DePaul, W. Ramsey (dir.), *Rethinking Intuition*, Lanham, Rowan & Littlefield, 1998, p. 207 ; Alvin Plantinga, *Warrant and Proper Function*, New York, Oxford University Press, 1993, p. 105 ; Laurence Bonjour, *In Defense of pure reason*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 102 ; Joel Pust, *Intuition as evidence*, London & New York, Routledge, 2016, p. 38 ; Michael Huemer, *Skepticism and the Veil of Perception*, Lanham, Rowan & Littlefield, 2001, p. 99 ; Elijah Chudnoff, *Intuition*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 41-44.

préalablement acceptés<sup>2</sup>. Parmi ces vérités *a priori*, on peut distinguer des vérités logiques élémentaires, telles que :

( $\sim\sim$ I) Pour toute proposition  $p$ , si  $p$ , alors non-non- $p$ <sup>3</sup>.

ainsi que des vérités analytiques élémentaires telles que :

(C) Pour tout  $x$ , si  $x$  est célibataire, alors  $x$  n'est pas marié.

Le deuxième rôle qu'on attribue aux intuitions rationnelles est d'expliquer notre connaissance des vérités modales, c'est-à-dire de propositions de la forme <il est nécessaire que  $p$ > ou <il est possible que  $p$ >. C'est en effet une idée relativement commune que l'expérience ne nous informe que de ce qui est le cas, mais pas de ce qui peut être ou de ce qui doit être. Pour cela, une autre source épistémique est nécessaire, et les intuitions rationnelles peuvent être amenées à jouer ce rôle<sup>4</sup>.

Le troisième rôle de ces intuitions rationnelles, enfin, consiste à défendre l'autonomie et l'autorité de la philosophie, en fournissant un fondement à la pratique de la méthode des cas — méthode consistant à tester une proposition générale en la confrontant à des intuitions au sujet de cas particuliers qui peuvent être réels ou imaginaires<sup>5</sup>.

Soucieux de distinguer les intuitions rationnelles d'autres types d'états mentaux et d'autres types d'intuitions, la plupart de ces théoriciens attribuent à ces intuitions rationnelles un certain contenu modal, au sens où les intuitions rationnelles s'accompagnent d'une apparence de nécessité :

(M) lorsque j'ai l'intuition rationnelle que  $p$ , il me semble intellectuellement que  $p$ , mais aussi que nécessairement  $p$ .

La thèse (M) revient, en un sens, à considérer les intuitions rationnelles comme des intuitions modales, ou du moins comme des intuitions dont le

2. Ce rôle est très précisément décrit par Christopher Peacocke dans « Explaining the A Priori: The Programme of Moderate Rationalism », P. Boghossian, C. Peacocke (dir.), *News Essays on the A priori*, Oxford, Clarendon Press, 2000, p. 257-258.

3. Ce principe, connu sous le nom d'« introduction de la double négation » est un des exemples favoris de Bealer, voir « Intuition and the Autonomy of Philosophy », p. 207. Cette intuition devrait être partagée à la fois par les logiciens classiques et les logiciens intuitionnistes — à la différence de l'intuition relative au principe converse d'élimination de la double-négation (pour toute proposition  $p$ , si non-non- $p$ , alors  $p$ ) que les logiciens classiques acceptent, mais pas les logiciens intuitionnistes.

4. George Bealer a ainsi proposé une épistémologie modale où des intuitions rationnelles de possibilité et de nécessité tiennent le rôle de source épistémique fondamentale. Voir George Bealer, « Modal Epistemology and the Rationalist Renaissance », T. Gendler, J. Hawthorne (dir.), *Conceivability and Possibility*, New York, Oxford University Press, 2002, p. 71-125 ; « The Origins of Modal Error », *Dialectica*, vol. 58, n° 1, 2004, p. 11-42.

5. Les contre-exemples offerts par Gettier à l'analyse classique de la connaissance comme croyance vraie justifiée fournissent un exemple paradigmatique de la manière dont cette méthode peut être conduite en philosophie. Voir Edmund Gettier, « Is Justified True Belief Knowledge? », *Analysis*, vol. 23, n° 6, p. 121-123.

contenu possède une certaine composante modale. Ainsi, lorsque j'ai l'intuition rationnelle qu'aucun entier naturel n'a 0 pour successeur, il m'apparaît intellectuellement qu'aucun entier naturel ne précède immédiatement zéro, mais aussi qu'il est *impossible* qu'un entier naturel précède zéro. Cette propriété des intuitions est utilisée comme un trait distinctif permettant de les distinguer d'autres types d'états mentaux, comme par exemple les états perceptifs qui s'accompagnent seulement d'une apparence sensible d'actualité.

Cette thèse au sujet de la nature des intuitions rencontre cependant une difficulté importante. Remarquons tout d'abord que la thèse (M), si elle est vraie de toute intuition rationnelle, et en particulier des intuitions intellectuelles ayant pour objet une proposition modale, implique que toute intuition de nécessité s'accompagne d'une apparence de nécessaire nécessité. Par exemple, il est plausible que notre acceptation de la proposition ( $\sim\sim I$ ) soit rationnellement acceptée sur la base d'une intuition rationnelle. Mais on peut également considérer la proposition qui affirme la nécessité de ( $\sim\sim I$ ), c'est-à-dire, la proposition :

( $\Box\sim\sim I$ ) nécessairement, pour toute proposition  $p$ , si  $p$ , alors non-non- $p$ .

Et il est également plausible qu'elle fasse elle-même l'objet d'une intuition rationnelle. Et si la thèse (M) est vraie, alors cette intuition doit s'accompagner d'une nouvelle apparence de nécessité, selon laquelle il est nécessairement nécessaire que si  $p$ , alors non-non- $p$ . En d'autres termes, il nous semble qu'il ne peut pas ne pas être nécessaire que  $p$  soit vrai et que non-non- $p$  soit faux. De la même manière, l'intuition rationnelle selon laquelle il est possible de construire une correspondance biunivoque entre l'ensemble des nombres entiers et l'ensemble des nombres pairs doit s'accompagner d'une apparence de nécessaire possibilité : une telle construction ne peut pas ne pas être possible.

La difficulté apparaît dès lors que l'on trouve des propositions qui semblent faire partie du genre de propositions dont l'acceptation rationnelle s'explique par une intuition rationnelle, mais dont le statut modal est néanmoins contingent. Il existe par exemple des vérités logiques et analytiques qui sont à la fois *a priori* et contingentes, dont nous devons à Edward Zalta l'identification et l'analyse<sup>6</sup>. L'exemple le plus simple est fourni par le schéma suivant :

(Z) Pour toute proposition  $p$ , si de fait  $p$ , alors  $p$ .

---

6. Edward Zalta, « Logical and Analytical Truths that Are not Necessary », *The Journal of Philosophy*, vol. 85, n° 2, 1988, p. 57-74. Avant Zalta, David Kaplan avait lui aussi identifié des vérités logiques contingentes, par exemple « Je suis ici » qui est valide dans sa logique des démonstratifs. Voir David Kaplan, « Demonstratives », J. Almog, J. Perry, H. Wettstein (dir.), *Themes from Kaplan*, New York, Oxford University Press, p. 500, p. 538. Mais l'exemple de Zalta a le mérite de la simplicité.

Les propositions qui instancient ce schéma font manifestement partie des propositions qui peuvent faire l'objet d'une intuition rationnelle, au même titre que ( $\sim\sim I$ ). Si la thèse (M) était vraie, alors l'intuition ayant pour objet (Z) devrait non seulement s'accompagner de l'apparence selon laquelle (Z) est vrai, mais aussi de l'apparence selon laquelle (Z) est nécessairement vrai. Si l'on accepte l'analyse de Zalta selon laquelle (Z) est une vérité logique, certes, mais une vérité seulement contingente, alors cette apparence est illusoire.

Un second exemple est fourni par des propositions modales qui semblent nécessaires, mais pas nécessairement nécessaires, ou possibles, mais pas nécessairement possibles<sup>7</sup>. Mais alors, il suit de (M) que cette intuition devrait s'accompagner d'une apparence illusoire de nécessité. Un théoricien des intuitions rationnelles, face à ce genre de cas, est confronté à la difficulté suivante: ou bien cette intuition ne s'accompagne d'aucune apparence de nécessité et alors (M) est faux; ou bien cette intuition s'accompagne d'une apparence de nécessité, et alors cette intuition est illusoire. Dans chaque cas de figure, notre théoricien encourt une difficulté qui ne se poserait pas à lui s'il n'acceptait pas (M).

La question qui anime cet article est celle de savoir s'il est raisonnable pour un théoricien des intuitions rationnelles de défendre (M) comme une vérité générale au sujet de la nature des intuitions. Notre plan de bataille est le suivant: nous commençons par élucider le contenu de la thèse (M) ainsi que les raisons qui ont poussé ses défenseurs à l'accepter (§ 2). Nous présentons ensuite dans le détail les deux cas problématiques que nous souhaitons étudier, d'abord celui des vérités logiques contingentes (§ 3), puis celui des propositions modales contingentes (§ 4). Nous examinons alors différentes réactions possibles à ces deux types de contre-exemples, fondées sur la reconnaissance d'une faillibilité des intuitions rationnelles (§ 5), avant de proposer notre propre diagnostic, selon lequel la phénoménologie des intuitions rationnelles contient des apparences qui sont moins modales qu'épistémiques (§ 6). Les outils conceptuels fournis par la sémantique bidimensionnelle permettent de clarifier cette différence et conduisent à la conclusion que les intuitions rationnelles ne sont pas à proprement parler des intuitions modales.

---

7. Les contre-exemples auxquels nous faisons allusion ont été produits par Hugh Chandler, « Plantinga on the Contingently Possible », *Analysis*, 36, n° 2, 1976, p. 106-109 et discutés en profondeur par Nathan Salmon, « Modal Paradox: Parts and Counterparts, Points and Counterpoints », *Midwest Studies in Philosophy*, XI, 1986, p. 75-120; « Impossible Worlds », *Analysis*, 44, n° 3, 1984, p. 114-117; « The Logic of What Might Have Been », *The Philosophical Review*, vol. 98, n° 1, 1989, p. 3-34. Nous aurons l'occasion plus loin d'examiner ces exemples dans le détail.

## 2. Les intuitions rationnelles et les apparences de nécessité

Selon une conception des intuitions rationnelles partagée par un certain nombre de leurs défenseurs, si ce n'est tous, les intuitions rationnelles sont des états mentaux occurrents, irréductibles à des croyances ou même à des inclinations à croire, caractérisés par des apparences intellectuelles<sup>8</sup>. Lorsque j'ai l'intuition intellectuelle que si  $p$  alors non-non- $p$ , je fais une certaine expérience qui peut être décrite comme le fait qu'il m'apparaît vrai que si  $p$  alors non-non- $p$ . La notion d'apparence ici en jeu est une apparence de nature intellectuelle, et non sensible. Cette apparence n'a rien de visuel ou d'auditif. C'est une apparence dont la source est à chercher du côté de la raison plutôt que des sens. Mais parmi les auteurs qui défendent cette conception, certains insistent sur le fait que les intuitions intellectuelles véhiculent également des apparences de nécessité. L'auteur qui a défendu cette thèse avec le plus de force et le plus de clarté est sans doute George Bealer :

[L]orsque nous avons une intuition rationnelle, par exemple au sujet de la proposition « si  $p$ , alors non-non- $p$  », celle-ci se présente à nous comme nécessaire : il nous semble que les choses ne pourraient pas être autrement ; il doit être le cas que si  $p$ , alors non-non- $p$ <sup>9</sup>.

Mais Bealer n'est pas le seul à défendre cette position. Plantinga, dans un examen de la phénoménologie de la connaissance *a priori*, dresse un constat similaire :

Il y a bien une phénoménologie, mais ce n'est pas une phénoménologie qui se ramènerait à des images sensorielles. Je vois que si toute théorie du premier ordre ayant un modèle infini possède des modèles de toute cardinalité, alors toute théorie des nombres réels devra avoir des modèles non standards ; je vois que la logique du premier ordre est complète ; je vois quelque chose de plus simple et de plus évident encore, qu'aucun chien n'est à la fois un animal et un non-animal. En quoi consistent ces « visions » ? Elles consistent, selon moi, tout d'abord dans le fait de se trouver soi-même totalement convaincu que la proposition en question est vraie. Mais elles consistent aussi dans le fait de se trouver soi-même totalement convaincu que cette proposition n'est pas seulement vraie, *mais encore qu'elle n'aurait pas pu être fausse*. Quand je vois que  $2+1=3$ , je ne forme pas simplement la croyance qu'il en est ainsi ; j'en viens également à croire que cela *doit être cas*, qu'il *ne peut pas en être autrement*. Voir qu'une proposition  $p$  est vraie — au sens où nous voyons que les vérités

8. Nous avons donné dans la note 1 une liste de théoriciens acquis à la cause des apparences intellectuelles. Ernest Sosa fournit l'exemple d'un théoricien qui croit aux intuitions intellectuelles, mais les ramène à des inclinations à croire et se montre dubitatif quant à l'existence d'apparences proprement intellectuelles, s'il doit s'agir de propriétés phénoménales *sui generis*. Voir Ernest Sosa, « Minimal Intuition », M. DePaul, W. Ramsey (dir.), *Rethinking Intuition*, Lanham, Rowan & Littlefield, 1998, p. 256-269 ; « Rational Intuition », *Philosophical Studies*, 81, 1996, p. 151-162 ; ainsi que « Intuition », in *A Virtue Epistemology*, Oxford, Clarendon Press, 2007, p. 44-69.

9. « Intuition and the Autonomy of Philosophy », p. 207 (nous traduisons).

*a priori* sont vraies — c'est appréhender non seulement comment sont les choses, mais encore comment elles *doivent* être. La raison est la faculté par laquelle nous connaissons ce qui est possible et ce qui est nécessaire<sup>10</sup>.

Laurence Bonjour propose une définition des intuitions rationnelles qui leur attribue explicitement un contenu modal :

Il est commun de décrire l'acte intellectuel par lequel la nécessité d'une proposition est vue, saisie ou appréhendée, comme un acte d'intuition rationnelle (ou encore, comme une intuition *a priori*), où ces expressions servent principalement à mettre l'accent sur le fait que cet acte semble d'un côté (a) direct, ou immédiat et non discursif, et de l'autre (b) intellectuel, ou gouverné par la raison, et tout le contraire d'un fait brut ou arbitraire<sup>11</sup>.

De ce point de vue, il n'y a d'intuition rationnelle que de propositions qui sont « vues » comme nécessaires, ce que l'on peut exprimer à l'aide du langage des apparences en disant que ces intuitions s'accompagnent d'une apparence intellectuelle de nécessité.

L'idée qu'exprime la thèse (M) trouve ainsi de nombreux adhérents. Les raisons qui poussent ces philosophes à admettre (M) se fondent principalement sur des considérations phénoménologiques. Plantinga, par exemple, s'appuie sur l'introspection d'une part pour soutenir qu'il y a une phénoménologie de l'intuition rationnelle qui diffère qualitativement de la phénoménologie sensorielle de la perception :

Lorsque je fais un acte d'introspection, cependant, et que j'essaie de me focaliser sur la phénoménologie impliquée dans de tels cas, je ne trouve rien qui ressemble à une lumière, ou une clarté. Je ne remarque rien de comparable au fait de voir en toute clarté (c'est-à-dire à la lumière du jour, à une courte distance, sans que ma vue ne soit obstruée) la couleur claire de la chemise de Paul, ou encore la réflexion de la lumière du soleil sur une pelouse ou une étendue d'eau. Il n'y a pas de luminosité particulière. Ce qui se passe en moi n'est pas du tout une affaire de clarté sensible, de lumière ou de luminosité. Il y a bien une phénoménologie, mais ce n'est pas une phénoménologie qui se ramènerait à des images sensorielles<sup>12</sup>.

Et c'est également un argument introspectif qui justifie le contenu modal des apparences de nécessité. Lorsque nous considérons introspectivement ce qui se passe en nous lorsque nous avons une intuition rationnelle, nous observons que le contenu de notre intuition nous paraît nécessaire en plus d'être vrai — ce que décrit bien Plantinga dans la citation donnée plus haut.

Cet argument fondé sur l'introspection est à notre connaissance le principal argument direct avancé en faveur de (M), avec toutes les difficultés

10. *Warrant and Proper Function*, p. 105 (nous traduisons et soulignons).

11. *In Defense of Pure Reason*, p. 102 (nous traduisons).

12. *Warrant and Proper Function*, p. 105 (nous traduisons).

habituelles qui accompagnent les arguments introspectifs. Certains auteurs reconnaîtront ainsi, en toute honnêteté, que leurs tentatives d'introspection ne révèlent pas les apparences intellectuelles qu'y observent Plantinga et consorts<sup>13</sup>. Face à ce genre de difficulté, la meilleure stratégie à adopter est sans doute de supposer que les sujets qui se croient aveugles aux apparences intellectuelles ne font que regarder au mauvais endroit. Le défi est alors de les éduquer à focaliser leur attention sur les « bonnes » apparences<sup>14</sup>. Dans la mesure où nous nous intéressons ici aux conséquences de (M), nous accepterons, au moins pour les besoins de la discussion, que l'argument introspectif peut être soutenu de cette manière.

Admettons donc que les intuitions rationnelles s'accompagnent bien d'apparences intellectuelles de nécessité. Encore faut-il préciser de quelle sorte de nécessité il s'agit. Pour Bealer, la thèse (M) a pour rôle de distinguer les intuitions rationnelles d'autres types d'intuitions, comme les intuitions physiques qui, selon lui, ne véhiculent pas les mêmes apparences de nécessité :

Quand nous parlons d'intuitions, nous voulons parler « d'intuitions rationnelles ». Elles se distinguent de ce que les physiciens appellent « intuitions physiques ». Nous avons par exemple l'intuition physique qu'une maison dont les fondations sont endommagées va s'effondrer. Mais cela ne compte pas comme une intuition rationnelle parce qu'elle ne se présente pas comme nécessaire : il ne nous semble pas qu'une maison dont les fondations sont endommagées doive s'effondrer ; clairement, il est possible pour une telle maison de rester dans sa position initiale [...]. En revanche, lorsque nous avons une intuition rationnelle, par exemple, au sujet de la proposition « si  $p$ , alors non-non- $p$  », celle-ci se présente à nous comme nécessaire : il nous semble que les choses ne pourraient pas être autrement ; il doit être le cas que si  $p$ , alors non-non- $p$ <sup>15</sup>.

Les intuitions physiques sont dans la plupart des cas au mieux nomologiquement nécessaires, mais métaphysiquement et logiquement contingentes. Par exemple, dans l'expérience de pensée célèbre du plan incliné de Stevin<sup>16</sup>, l'intuition selon laquelle la chaîne qui entoure le plan incliné doit rester au repos, sous peine de générer un mouvement perpétuel, correspond à une nécessité nomologique, imposée par la loi de conservation de l'énergie,

13. C'est le cas, par exemple, de Ernest Sosa dans les articles précédemment cités et de Timothy Williamson, *The Philosophy of Philosophy*, Londres, Blackwell, 2007, p. 217.

14. Pour une tentative dans cette direction, voir Chudnoff, *Intuition*, p. 52-57. La stratégie de Chudnoff consiste à dire que les apparences intellectuelles, même si elles sont *sui generis*, peuvent être constituées par des éléments familiers de nos flux de conscience (pensées, images, etc.) sans toutefois que l'on puisse identifier les premières aux seconds.

15. « Intuition and the Autonomy of Philosophy », p. 207 (nous traduisons).

16. Voir Ernst Mach, *La mécanique*, traduit de l'allemand par Émile Bertrand, Paris, Hermann, 1904, p. 31, pour un exposé et une discussion de l'expérience de pensée de Stevin.



mais pas à une nécessité métaphysique ou logique<sup>17</sup>. Si l'on admet que les lois de la nature auraient pu être telles que le mouvement perpétuel fût possible, ce qui semble être la position dominante, alors il est métaphysiquement possible que la chaîne se meuve perpétuellement sur le plan incliné, même si le monde, de fait, n'est pas ainsi fait. Et dans la mesure où la notion d'un mouvement perpétuel n'est pas logiquement incohérente, un tel scénario doit également être considéré comme logiquement possible.

Une certaine incertitude peut alors planer sur la force modale exacte des apparences qui accompagnent les intuitions rationnelles. De quelle variété de nécessité s'agit-il au juste ? S'agit-il de nécessité métaphysique ou de nécessité logique ? Il n'y a peut-être pas à choisir en réalité. De nombreux auteurs s'accordent pour reconnaître une nécessité absolue, ou primitive, que l'on peut définir comme suit : il est absolument nécessaire que  $p$  s'il n'existe aucun sens ontique de « pouvoir » tel qu'il aurait pu être le cas que  $p$  soit faux. On peut également représenter cette notion de nécessité absolue comme ce qui est vrai dans tous les mondes possibles sans exception. La nécessité métaphysique est absolue en ce sens, tout comme la nécessité logique et la nécessité conceptuelle : il n'y a aucun monde possible dans lequel un homme n'est pas un animal rationnel, ou dans lequel  $p$  est vrai mais pas non-non- $p$ , ou dans lequel un célibataire est marié. Ce qui est nécessaire en ce sens est ce qui n'aurait pas pu ne pas être le cas, au sens le plus fondamental que nous puissions accorder au verbe « pouvoir ». Il ne s'agit pas de ce qui n'aurait pas pu ne pas être le cas compte tenu de certains faits ou principes (un code de lois, un état de la technologie, les lois de la nature), mais ce qui *en soi*, ne pouvait pas ne pas être le cas. Nous tiendrons ainsi la force modale de la nécessité qui nous apparaît, lorsque nous avons une intuition rationnelle, comme étant celle de la nécessité absolue.

Si cette clarification est juste, alors l'existence d'intuitions rationnelles dont le contenu posséderait un statut modal contingent serait problématique pour (M). Nous avons fait allusion plus haut à de possibles exemples. Afin de rendre la difficulté plus tangible, il nous faut à présent considérer dans le détail ces exemples d'intuitions rationnelles contingentes.

### 3. Les vérités logiques contingentes

Un premier type d'exemple est fourni par certaines vérités logiques qui présentent la particularité de ne pas être absolument nécessaires : ces énoncés sont bien des vérités logiques, mais ils ne sont pas pour autant vrais dans tous les mondes possibles. L'exemple le plus simple de ce phénomène, identifié et discuté par Zalta, est fourni par le principe logique

---

17. Pour un exposé influent de la conception dominante, voir Kit Fine, « The Varieties of Necessity », T. Gendler, J. Hawthorne, *Conceivability and Possibility*, New York, Oxford University Press, 2002, p. 253-281.

(Z) Pour toute proposition  $p$ , si de fait  $p$ , alors  $p$ .

La locution « de fait » peut être vue comme un opérateur propositionnel ayant pour fonction d'indiquer que la proposition sur laquelle il porte doit être évaluée directement dans le monde réel. Par exemple dans

(Q) Le quinquennat de François Hollande n'aurait pas pu être plus désastreux qu'il l'a été de fait.

la locution « de fait » permet de comparer l'étendue du désastre qu'a constitué le quinquennat de François Hollande dans le monde réel à l'étendue du désastre du même quinquennat dans d'autres mondes possibles. Si l'on retire la locution « de fait », et par voie de conséquence la possibilité de faire référence directement au monde réel, pour le comparer à d'autres mondes possibles, la phrase

(Q') Le quinquennat de François Hollande n'aurait pas pu être plus désastreux qu'il l'a été.

serait tautologiquement vraie (il est trivial qu'aucune chose, dans aucun monde possible, n'est plus désastreuse qu'elle-même, pas même une présidence de la V<sup>e</sup> République française), alors que si (Q) est vrai, c'est seulement pour des raisons politiques et non pour des raisons purement logiques.

La sémantique de cet opérateur peut être définie par la règle sémantique suivante :

(DF) 'de fait  $p$ ' est vrai dans un monde possible  $w$  si et seulement si  $p$  est vrai dans le monde réel @.

Il est alors facile de voir que toute instance de (Z) sera vraie, seulement en vertu de la règle sémantique (DF). Pour cette raison (Z) semble devoir être incluse parmi les propositions faisant l'objet d'une intuition intellectuelle. Son acceptation n'est pas inférée d'un principe plus fondamental qui devrait avoir été préalablement accepté. Son cas semble ainsi en tous points analogue aux cas qui motivent l'appel à des intuitions rationnelles, comme par exemple celui de ( $\sim\sim$ I), évoqué plus haut. La seule chose qui les différencie est l'ensemble des constantes logiques qui y interviennent (le conditionnel matériel et l'opérateur « de fait » dans un cas, le conditionnel matériel et la négation dans le second). Mais ces différences ne changent rien au fait que la compréhension de ces constantes logiques est suffisante pour générer une intuition rationnelle. Le théoricien des intuitions rationnelles peut ainsi rendre compte de façon parallèle de notre acceptation rationnelle *a priori* et primitive de ces deux principes logiques.

L'analogie se délite cependant lorsque nous nous interrogeons sur le statut modal de (Z). Il s'avère en effet que (Z) n'est *pas* vrai dans tous les mondes possibles. En effet, pour que (Z) soit vrai dans un monde possible  $w$ , il faut et il suffit que 'de fait  $p$ ' soit faux dans  $w$  ou que  $p$  y soit vrai. Supposons que  $p$  soit une vérité contingente, et considérons un monde pos-

sible  $w$  où  $p$  est faux. Dans ce monde possible  $w$ , l'antécédent de  $(Z)$  est vrai, puisque  $p$  est vrai, c'est-à-dire vrai dans le monde réel, mais son conséquent est faux. Par conséquent  $(Z)$  est faux dans  $w$ .  $(Z)$  n'est donc pas vrai dans tous les mondes possibles, pourvu qu'il existe au moins une vérité contingente. Cette supposition étant inoffensive, nous pouvons en conclure que  $(Z)$  n'exprime pas une vérité nécessaire, mais une vérité contingente.

La thèse de Zalta, selon laquelle  $(Z)$  est à la fois une vérité logique et une vérité contingente peut rencontrer certaines résistances et de fait en a rencontrées. Les objections qu'elle a suscitées concernent principalement le statut de vérité logique accordé par Zalta à  $(Z)$ <sup>18</sup>. Il existe deux approches pour définir la notion de validité en logique modale. La première notion, nommée « validité dans le monde réel », consiste à dire qu'une formule  $\phi$  est valide si, pour toute interprétation  $I$  de ses constantes non logiques,  $\phi$  est vraie dans le monde réel. La seconde notion, nommée « validité générale », s'applique à une formule  $\phi$  si et seulement si, pour toute interprétation  $I$  de ses constantes non logiques,  $\phi$  est vraie dans tous les mondes possibles<sup>19</sup>. Pour les logiques modales qui ne font pas intervenir l'opérateur « de fait », ces deux définitions sont équivalentes, mais elles divergent dès lors que « de fait » est introduit. Si l'on estime que la notion de vérité logique nous est donnée par la notion de validité-dans-le-monde-réel, alors  $(Z)$  peut être vue comme une vérité logique contingente. Si l'on estime en revanche que la validité-générale nous donne la définition de la vérité logique, alors  $(Z)$  n'est pas une vérité logique, et la contingence de  $(Z)$  ne nous oblige pas à reconnaître des vérités logiques contingentes. Trancher cette question nécessite de réfléchir en profondeur aux fondements de la notion de vérité logique, en particulier tels qu'ils ont été posés par Tarski, et à la manière dont elle s'applique à des langages contenant l'opérateur « de fait ». Mais la question de savoir si  $(Z)$  mérite ou ne mérite pas le titre de vérité logique reste en un sens secondaire, relativement aux enjeux de la présente discussion : même si l'on trouve une raison concluante de préférer la validité générale à la validité-dans-le-monde-réel,  $(Z)$  reste une vérité immédiatement connaissable *a priori* sur la base de la compréhension du sens de « de fait », et des autres constantes logiques qui y interviennent. Ainsi, même si  $(Z)$  n'est pas une vérité logique, c'est au moins une vérité conceptuelle qui est aussi une vérité

18. C'est le cas en particulier de William Hanson, « Actuality, Necessity and Logical Truth », *Philosophical Studies*, 130, 2006, p. 437-459. Voir cependant la réponse de Michael Nelson et Edward Zalta, « A Defense of Contingent Logical Truths », *Philosophical Studies*, 157, 2012, p. 153-162.

19. Cette distinction est introduite et discutée dans Martin Davies et Lloyd Humberstone, « Two Notions of Necessity », *Philosophical Studies*, vol. 38, n° 1, 1980, p. 1. Formellement, une interprétation  $I$  se définit comme un triplet  $\langle W, w^*, V \rangle$  où  $V$  est une fonction qui associe à chaque proposition atomique un sous-ensemble de  $W$ . Une formule  $\phi$  est valide-dans-le-monde-réel ssi  $I, w^* \Vdash \phi$  pour toute interprétation  $I$ ; une formule  $\phi$  est généralement-valide ssi pour toute interprétation  $I$ , et tout élément  $w$  de  $W$ ,  $I, w \Vdash \phi$ .

contingente. Dans tous les cas elle reste dans la classe des propositions qui, selon le théoricien des intuitions rationnelles, peut faire l'objet d'une intuition rationnelle. La thèse (M) implique alors que cette intuition rationnelle s'accompagne d'une apparence de nécessité. Mais puisque (Z) est une vérité contingente, nous devons accepter la conclusion que cette intuition est trompeuse.

#### 4. Les intuitions de nécessité et de possibilité contingentes

Le second type d'intuitions rationnelles problématiques nous est fourni par des intuitions qui falsifient les principes modaux

$$(S_4) \Box p \rightarrow \Box \Box p$$

$$(S_5) \Diamond p \rightarrow \Box \Diamond p$$

Afin de présenter en toute clarté ces exemples, présentés par Hugh Chandler et élaborés à sa suite par Nathan Salmon, il nous faut tout d'abord poser quelques hypothèses d'arrière-plan. Nous supposons ainsi qu'il existe des types d'artefacts dont les conditions d'identité

(H1a) autorisent qu'ils puissent être constitués d'une matière légèrement différentes;

(H1b) interdisent qu'ils puissent être constitués d'une matière totalement différente.

Afin de rendre totalement manifeste la plausibilité de ces hypothèses, on peut mentionner l'exemple d'une bicyclette qui aurait été la même bicyclette si elle avait initialement été assemblée avec des rayons différents. Il est tout à fait sensé de dire: « Cette bicyclette aurait été encore plus jolie si elle avait eu des rayons roses à la place de ceux-ci ». Mais il est beaucoup moins sensé de dire: « Cette bicyclette aurait été plus jolie si, parmi toutes les parties qu'elle possède de fait, elle n'en avait eu aucune ». Si tel est le cas, il est douteux qu'on puisse dire qu'elle aurait été la même bicyclette, ou encore qu'elle aurait elle-même existé.

Bien entendu, l'étendue du changement potentiel que peut tolérer un artefact pour ne pas perdre son identité et son existence, lorsqu'on passe d'un monde possible à un autre, ne connaît pas de limite bien définie. Pour simplifier les choses, nous allons prendre l'exemple d'un trépied composé en tout et pour tout d'une planche et de trois pieds et admettre, pour les besoins de notre exemple,

(H2a) que ce trépied aurait été le même s'il avait été fabriqué avec un autre pied, mais

(H2b) qu'une autre planche ou plus d'un autre pied en aurait fait un autre trépied.

Pour simplifier la manière dont nous allons dorénavant faire référence à ce trépied et ses parties, nous lui donnerons le nom de « Tony », et désignerons respectivement par «  $P_1$  », «  $P_2$  » et «  $P_3$  » ses trois pieds. Appelons  $w_0$  le monde réel. En vertu de (H2a), nous pouvons poser l'existence d'un monde possible  $w_1$ , accessible depuis  $w_0$ , dans lequel Tony possède les pieds  $P_4$ ,  $P_2$ , et  $P_3$ . Et compte tenu de la constitution de Tony dans  $w_0$ , (H2a) nous permet à nouveau de poser l'existence d'un monde possible  $w_2$ , accessible depuis  $w_0$ , dans lequel Tony possède les pieds  $P_1$ ,  $P_5$  et  $P_3$ . Et en tenant compte cette fois de la constitution de Tony dans  $w_1$ , (H2a) nous permet à nouveau de poser l'existence d'un monde possible  $w_3$ , accessible depuis  $w_1$ , dans lequel Tony possède les pieds  $P_4$ ,  $P_5$  et  $P_3$ .

Considérons à présent la proposition :

(T1) Tony n'aurait pas pu posséder les pieds  $P_4$ ,  $P_5$  et  $P_3$ .

Cette proposition est vraie, compte tenu des hypothèses que nous avons imbriquées dans notre expérience de pensée. Il s'agit d'une proposition modale, à savoir l'affirmation d'une impossibilité, ce qui équivaut à une affirmation de nécessaire fausseté. Mais la nécessitation de (T1), à savoir,

( $\Box$ T1) Nécessairement, Tony n'aurait pas pu posséder les pieds  $P_4$ ,  $P_5$  et  $P_3$

est fausse. En effet, il existe un monde possible, à savoir  $w_1$ , qui est accessible depuis le monde réel  $w_0$ , et dans lequel Tony aurait pu posséder les pieds  $P_4$ ,  $P_5$ , et  $P_3$ . (T1) fournit ainsi un contre-exemple au principe modal (S4).

Considérons également la proposition :

(T2) Tony aurait pu posséder les pieds  $P_4$ ,  $P_2$  et  $P_3$ .

Cette proposition est également vraie dans notre expérience de pensée, compte tenu des hypothèses que nous y avons imbriquées. Mais sa nécessitation, à savoir,

( $\Box$ T2) Tony n'aurait pas pu ne pas pouvoir posséder les pieds  $P_4$ ,  $P_2$ ,  $P_3$

est fausse. En effet, Tony aurait pu avoir les pieds  $P_1$ ,  $P_5$ , et  $P_3$ . Et si cela avait été le cas, Tony n'aurait pas pu avoir les pieds  $P_4$ ,  $P_2$ ,  $P_3$ , en vertu de (H2b). Nous avons un contre-exemple au principe modal ( $\bar{S}$ 5).

Pour pouvoir véritablement mettre en difficulté (M), il faut montrer que (T1) et (T2) sont des propositions qui font l'objet d'intuitions rationnelles, ou du moins qu'il s'agit de propositions qu'un théoricien des intuitions rationnelles se doit de traiter comme une intuition rationnelle. On pourrait certes douter à première vue que (T1) et (T2) puissent faire l'objet d'intuitions rationnelles si les intuitions rationnelles ont des contenus qui sont connaissables *a priori*. La vérité de (T1) dépend non seulement des hypothèses (H2a) et (H2b), dont on peut accepter le statut *a priori*, mais aussi de l'information selon laquelle (T1) possède de fait les pieds  $P_1$ ,  $P_2$ ,  $P_3$ .

Certes, cette information nous est donnée, pour ainsi dire gratuitement, dans le cadre de notre expérience de pensée, mais c'est une information de nature empirique, que nous ne pouvons en temps normal espérer obtenir qu'*a posteriori*. Ainsi, il semble incorrect de prétendre que (T<sub>1</sub>) et (T<sub>2</sub>) puissent faire l'objet d'une intuition rationnelle. Si quelque chose fait l'objet d'une intuition rationnelle, ce sont plutôt les propositions

(T<sub>1</sub>') Si Tony possède les pieds P<sub>1</sub>, P<sub>2</sub>, P<sub>3</sub> alors Tony n'aurait pas pu posséder les pieds P<sub>4</sub>, P<sub>5</sub> et P<sub>3</sub>.

(T<sub>2</sub>') Si Tony possède les pieds P<sub>1</sub>, P<sub>2</sub>, P<sub>3</sub> alors Tony aurait pu posséder les pieds P<sub>4</sub>, P<sub>2</sub> et P<sub>3</sub>.

dont le statut *a priori* est beaucoup plus facile à accepter.

Or les nécessitations de ces propositions-là sont vraies, contrairement à celles de (T<sub>1</sub>) et de (T<sub>2</sub>). Ainsi, si (T<sub>1</sub>') et (T<sub>2</sub>') sont les seules intuitions rationnelles que suscite cette expérience de pensée, la difficulté que nous croyions avoir identifiée à l'encontre de (M) s'évapore.

Ce raisonnement contient assurément un noyau de vérité. En particulier, il est important de noter que (T<sub>1</sub>') et (T<sub>2</sub>') doivent faire l'objet d'une connaissance *a priori* pour rendre compte de la manière dont nous connaissons (T<sub>1</sub>) et (T<sub>2</sub>): nous combinons la connaissance *a priori* de (T<sub>1</sub>') à la composition de Tony dans le monde réel pour obtenir, par détachement, la connaissance de (T<sub>1</sub>). De la même manière, nous combinons la connaissance *a priori* de (T<sub>2</sub>') à la composition de Tony dans le monde réel pour obtenir par détachement la connaissance de (T<sub>2</sub>). Mais il n'en demeure pas moins qu'un théoricien des intuitions rationnelles qui veut utiliser les intuitions rationnelles pour notre connaissance modale doit reconnaître des intuitions rationnelles ayant pour objet les propositions (T<sub>1</sub>) et (T<sub>2</sub>), s'il veut expliquer comment nous connaissons le statut modal des *conséquents* de (T<sub>1</sub>') et (T<sub>2</sub>'). Comment connaissons-nous en général la vérité d'un énoncé conditionnel? Nous commençons par supposer la vérité de son antécédent, et ensuite nous nous demandons si son conséquent est vrai sur la base de cette supposition. Supposons donc que Tony possède les pieds P<sub>1</sub>, P<sub>2</sub>, P<sub>3</sub>. Comment savons-nous alors que Tony n'aurait pas pu posséder les pieds P<sub>4</sub>, P<sub>5</sub> et P<sub>3</sub>, et pas seulement qu'il ne possède pas ces pieds-là. Si notre connaissance de ce qui est nécessaire et de ce qui est impossible provient d'intuitions rationnelles, alors nous devons admettre une intuition rationnelle ayant pour objet (T<sub>1</sub>). Le même raisonnement vaut pour (T<sub>2</sub>). Certes, il s'agit là d'intuitions rationnelles *conditionnelles*, au sens où elles interviennent sous une certaine supposition, mais il est important de ne pas confondre l'intuition conditionnelle de (T<sub>1</sub>) avec une intuition ayant pour objet la proposition conditionnelle (T<sub>12</sub>) avec une intuition ayant pour objet (T<sub>2</sub>'). Certes, (T<sub>1</sub>') et (T<sub>2</sub>') sont des propositions dont nous pouvons connaître la vérité *a priori*, mais elles sont sans doute trop complexes pour que nous puissions la connaître de façon

immédiate et primitive à l'aide d'une intuition. Ainsi, un théoricien des intuitions rationnelles doit admettre que  $(T_1)$  et  $(T_2)$  font l'objet d'une intuition rationnelle. Le fait que cette intuition rationnelle intervienne dans le cadre d'un raisonnement suppositionnel ne semble pas devoir changer quoi que ce soit à sa nature ou à sa phénoménologie. Ainsi, si  $(M)$  est une propriété générale des intuitions rationnelles, elle doit valoir pour  $(T_1)$  et  $(T_2)$ , et la difficulté reste par conséquent entière.

Résumons la situation : nous avons exhibé deux types de propositions dont le statut modal est contingent, mais qui ont le point commun de faire partie des propositions qui font l'objet d'intuitions rationnelles. Les théoriciens des intuitions rationnelles veulent rendre compte de notre connaissance des vérités logiques primitives, telles que  $(Z)$ , en postulant des intuitions rationnelles, de même que pour rendre compte de notre connaissance des vérités modales telles que  $(T_1)$  et  $(T_2)$ . Ces théoriciens semblent ainsi confrontés à un dilemme. Ou bien ils veulent que les apparences qui accompagnent les intuitions rationnelles soient véridiques, et alors ils doivent renoncer à  $(M)$ . Ou bien ils tiennent à conserver  $(M)$  dans leur théorie, et alors ils doivent accepter l'existence d'apparences trompeuses, au risque de remettre en cause la fiabilité de ces intuitions rationnelles. La situation est donc délicate, mais pas nécessairement désespérée si l'on renonce à défendre une épistémologie *infaillibiliste* des intuitions rationnelles.

### 5. Le faillibilisme peut-il sauver les intuitions rationnelles contingentes ?

Le théoricien des intuitions rationnelles pourrait répondre à ce dilemme que l'existence d'intuitions trompeuses n'est pas en soi un problème. Rien ne l'oblige à soutenir une conception infaillibiliste des intuitions rationnelles, et de nombreux théoriciens reconnaissent volontiers l'existence d'intuitions rationnelles fautives. Bealer, par exemple, reconnaît que le schéma de compréhension en théorie naïve des ensembles

(SCN) Pour toute propriété  $P$ , il existe un ensemble contenant tous les objets et seulement les objets qui possèdent cette propriété.

suscite une intuition rationnelle qui lui confère une apparence de vérité et même de nécessité, mais qui se révèle illusoire lorsque nous considérons la propriété  $\langle x \text{ n'est pas un élément de } x \rangle$  et nous demandons si, oui ou non, l'ensemble obtenu à partir de cette propriété par (SCN) est un élément de lui-même<sup>20</sup>.

Plus généralement, l'existence de paradoxes et d'intuitions rationnelles conflictuelles indique assez clairement que toutes nos intuitions rationnelles ne sont probablement pas vraies en même temps. De ce point de vue, il devrait être relativement clair que l'épistémologie des intuitions rationnelles sera faillibiliste ou ne sera pas. Ainsi, le fait que les intuitions puissent être

20. Voir Bealer, « Intuition and the Autonomy of Philosophy », p. 208.

trompeuses ne remet pas automatiquement en cause leur statut de source de connaissance. Pourvu que nous comprenions bien les situations dans lesquelles elles sont fautives, nous pouvons sans doute les neutraliser et continuer à leur faire jouer leur rôle de source épistémique. C'est un point sur lequel Bealer est particulièrement explicite.

Pour nous assurer que c'est bien le cas, nous devons faire l'inventaire des types d'erreurs auxquelles les intuitions modales peuvent succomber et expliquer ce qui a bien pu se passer. Cela pourra ensuite nous aider à identifier les conditions qui doivent être optimisées pour éliminer ou au moins confiner les erreurs qui proviennent de nos intuitions modales<sup>21</sup>.

Dans le cas de (SCN) l'erreur peut être attribuée au fait que nous négligeons la possibilité de construire l'ensemble de Russell. Lorsque nous prenons conscience de cette possibilité, nous voyons au contraire que (SCN) ne peut pas être vrai.

Il y a cependant une différence importante entre le cas de (SCN) et ceux que nous avons examinés dans les deux sections précédentes. Tout d'abord, dans le cas de (SCN), l'illusion porte autant sur le contenu de l'intuition rationnelle que sur son apparence de nécessité, alors que pour les cas que nous avons identifiés, il y a une dissociation entre le caractère véridique du contenu de l'intuition et le caractère trompeur de l'apparence de nécessité qui l'accompagne. Nous avons ainsi affaire à une illusion purement modale. Ensuite, le théoricien des intuitions rationnelles qui se réfugierait derrière le faillibilisme ne peut pas simplement admettre que l'apparence de nécessité seule est trompeuse. Cela voudrait dire qu'elle peut être rectifiée, comme peut l'être (SCN). Supposons que l'on parvienne à comprendre l'erreur ou la confusion que nous a conduit à voir (Z), (T<sub>1</sub>) et (T<sub>2</sub>) comme semblant nécessaires, et que l'on parvienne à la neutraliser. Mais quelle apparence devra accompagner notre intuition rationnelle ? Elle ne peut s'accompagner d'une apparence de nécessité sans quoi elle reste illusoire. Mais elle ne peut pas s'accompagner d'une simple apparence de vérité, ou d'une apparence de vérité associée à une apparence de contingence, sans quoi (M) serait falsifié. Il semble ainsi que le choix le plus raisonnable pour le théoricien des intuitions rationnelles soit de renoncer à l'idée que toutes les intuitions rationnelles s'accompagnent d'une apparence de nécessité.

Un théoricien des intuitions rationnelles pourrait cependant résister au raisonnement du paragraphe précédent. Pourquoi ne pourrait-il pas se satisfaire de l'existence d'illusions modales inéliminables ? Certaines apparences perceptuelles, comme le montre l'exemple de l'illusion de Müller-Lyer, persistent même après que le mécanisme en est dévoilé. On ne peut lui substi-

---

21. « The Origins of Modal Error », p. 23. Cette citation est tirée d'une étude consacrée à la faillibilité des erreurs modales, mais l'argument de Bealer est parfaitement général et s'applique aux intuitions non modales comme aux intuitions modales.



tuer une apparence visuelle véridique, parce que notre système visuel n'est tout simplement pas capable de les générer. Cela ne nous empêche pas de considérer la perception visuelle des distances relatives comme globalement fiables. La psychologie expérimentale et les neurosciences de la vision nous permettent de savoir dans quelle genre de situation cette fiabilité est diminuée. Le théoricien des intuitions rationnelles pourrait alors tenir une position similaire au sujet des intuitions rationnelles problématiques que nous avons identifiées : elles sont illusoire et persistantes, et notre raison est ainsi faite qu'il nous est impossible d'avoir des intuitions rationnelles qui nous paraissent contingentes, même lorsqu'elles portent sur des propositions contingentes. Mais cela ne nous empêche pas de considérer nos intuitions rationnelles comme globalement fiables. Et la pratique conjuguée de l'expérimentation de pensée et du raisonnement logique, comme ont pu les pratiquer Zalta, Chandler et Salmon, devrait nous permettre d'identifier les cas problématiques.

Cette ligne est sans doute la plus forte et la plus convaincante qui soit disponible pour le défenseur d'une théorie faillibiliste des intuitions rationnelles tenant à conserver (M) dans sa théorie. Mais elle a pour contrepartie d'admettre l'existence d'une classe d'intuitions rationnelles illusoire et inéliminables.

Ce n'est peut-être pas la seule manière de contenir la difficulté. Une autre solution serait de reconsidérer le contenu de (M) et de fournir une autre description de la phénoménologie des intuitions rationnelles, selon laquelle les apparences qui accompagnent les intuitions rationnelles ne sont pas à proprement parler des apparences de nécessité. Telle est la voie que nous nous proposons à présent d'explorer.

## 6. Vérités nécessaires et vérités fixes

Considérons à nouveau la phénoménologie des intuitions rationnelles. Les auteurs qui décrivent ce qui leur apparaît lorsqu'ils ont une intuition rationnelle s'accordent pour dire que le contenu  $p$  de leur intuition leur apparaît comme « devant être vrai » ou « ne pouvant être faux ». Or il existe deux manières de comprendre l'idée qu'une phrase « ne peut être fausse ». La première consiste à dire que la phrase est nécessairement vraie, au sens où elle est vraie dans tous les mondes possibles sans exception. C'est l'interprétation la plus familière de l'idée selon laquelle une phrase ne peut être fausse ; c'est celle que nous associons avec l'idée de nécessité absolue. Mais il existe une autre interprétation, qui diffère de la première de façon subtile mais importante, et consiste à dire qu'une phrase ne peut être fausse parce qu'elle aurait été vraie, quel qu'ait été le monde réel. Ici on ne se demande pas si la phrase exprime une proposition qui est vraie dans tous les mondes possibles sans exception, mais plutôt si la proposition qu'exprimerait cette phrase dans un monde possible arbitraire, si ce monde avait été le monde réel, aurait été vraie. En adaptant la terminologie de Davies et Humberstone dans

« Two Notions of Necessity », nous dirons qu'une phrase qui ne peut être fautive en ce second sens est *fixement vraie*, alors qu'elle est *nécessairement vraie* si elle ne peut être fautive au premier sens du terme.

Un exemple simple qui permet de voir comment ces deux notions se distinguent est l'exemple célèbre de Kaplan :

(K) Je suis ici.

D'une part la phrase (K) ne peut pas être fautive parce que, quelle que soit la position spatiale de son locuteur, (K) affirme que le locuteur occupe la position du locuteur, ce qui est trivialement vrai. En d'autres termes, que nous vivions dans un monde possible où je suis en ce moment à Copenhague ou dans un monde possible où je suis en ce moment à Marseille, j'énonce à chaque fois une vérité lorsque je prononce la phrase (K). La phrase (K) ne peut être fautive parce qu'elle est *fixement vraie*. Mais compte tenu du fait que je suis en ce moment même à Copenhague, la proposition que j'exprime en affirmant (K) est fautive dans le monde possible, bien distinct du monde réel, où je suis en ce moment à Marseille et non à Copenhague. La phrase (K) n'est pas nécessairement vraie, et en ce sens, elle aurait pu être fautive.

Il est possible de préciser cette distinction en utilisant l'outil formel que constitue la logique modale bidimensionnelle. Plutôt que d'attribuer une valeur de vérité à une proposition relativement à un unique monde, on lui attribue une valeur de vérité relativement à une paire ordonnée de mondes possibles ( $u, v$ ) dont le premier élément est interprété comme étant le monde réel, et le second élément comme le monde possible, éventuellement différent du monde réel, dans lequel la proposition est évaluée. On peut dans ce cadre, définir l'opérateur de nécessité «  $\Box$  » et l'opérateur de fixité «  $F$  », comme suit :

$(\Box\text{-}2D) (u, v) \Vdash \Box\phi$  si et seulement si  $(u, v') \Vdash \phi$  pour tout monde possible  $v'$ .

$(F\text{-}2D) (u, v) \Vdash F\phi$  si et seulement si  $(u', u) \Vdash \phi$  pour tout  $u'$ .

Lorsqu'une phrase ne contient aucun terme ou opérateur qui fasse référence d'une manière ou d'une autre au monde réel, elle sera nécessairement vraie si et seulement si elle est *fixement vraie*. Mais pour les phrases dont l'interprétation fait référence au monde réel, la fixité et la nécessité peuvent diverger. C'est ce que l'on observe avec la phrase (K) qui contient deux indexicaux, « je » et « ici », dont l'interprétation suppose de savoir qui, dans le monde réel, a prononcé (K) et où, dans le monde réel, cette personne se trouve.

Remarquons que les auteurs qui ont introduit la distinction entre vérité nécessaire et vérité fixe ont insisté sur la proximité entre la notion de vérité fixe et celle d'aprioricité<sup>22</sup>. Il est, en particulier, relativement difficile

22. Voir en particulier Davies et Humberstone, « Two Notions of Necessity », p. 10.

d'identifier des exemples de vérités connaissables *a priori* qui ne soient pas fixement vraies. Alors que la contingence *a priori* de propositions fixement vraies n'est paradoxale qu'en apparence, l'aprioricité de propositions qui ne seraient pas fixement vraies soulèverait un paradoxe beaucoup plus fort : nous serions capables de connaître *a priori* la vérité d'un énoncé qui aurait été faux si le monde réel avait été différent<sup>23</sup>. Si l'on accepte, ne serait-ce que pour les besoins de la discussion, que toute vérité connaissable *a priori* est fixement vraie, alors il est assez naturel pour un théoricien des intuitions rationnelles d'admettre que le contenu des intuitions rationnelles sera toujours fixement vraie<sup>24</sup>.

À ce stade, il devient tentant de reconsidérer la nature de la modalité comprise dans le contenu des intuitions rationnelles, telle qu'elle est conçue par les théoriciens des intuitions rationnelles qui acceptent (M). La notion de notion de nécessité qui est présente dans (M) a été analysée plus haut comme vérité dans tous les mondes possibles. Mais ce n'est qu'une manière possible de rendre compte de l'apparence selon laquelle le contenu *p* d'une intuition « ne peut être faux ». Une autre interprétation revient à dire que *p* est fixement vraie. Ce qui nous apparaît intellectuellement lorsque nous considérons les intuitions rationnelles n'est pas que leur contenu est vrai dans tous les mondes possibles, mais qu'il sera toujours vrai, quel que soit le cours effectif du monde réel. Posons à titre de conjecture la thèse suivante au sujet des intuitions rationnelles, comme une solution différente à (M) :

(F) Lorsque j'ai l'intuition rationnelle que *p*, il me semble intellectuellement que *p*, mais aussi que fixement *p*.

On pourrait objecter dès à présent que cette conjecture revient à attribuer aux théoriciens des intuitions rationnelles des descriptions erronées des apparences intellectuelles qu'ils observent. Comment peut-on se tromper au sujet de ce qui nous *semble* être le cas ?

---

23. Certains auteurs prétendent avoir identifié de telles vérités : voir en particulier Timothy Williamson « The Contingent A Priori: Has It Anything to Do with Indexicals », *Analysis*, 46, n° 3, 1986, p. 113-117 ; John Hawthorne, « Deeply Contingent A Priori Knowledge », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. LXV, n° 2, 2002, p. 247-249 ; John Turri, « Contingent A Priori Knowledge », *Philosophy and Phenomenological Research*, Vol. LXXXIII n° 2, 2011, p. 327-344. Mais aucun des contre-exemples invoqués ne nous paraît totalement décisif, en ce qu'il n'est pas toujours clair qu'il s'agisse d'une vérité qui soit véritablement connaissable *a priori* (Hawthorne, Turri) ou qui ne soit pas fixement vraie (Williamson). Ce point nécessiterait de plus amples développements, qui dépassent l'ambition du présent article.

24. C'est une idée que l'on trouve par exemple sous la plume de Christopher Peacocke : « Les propositions *a priori* sont vraies dans le monde réel, et ce quel que soit le monde réel. En d'autres termes, elles sont fixement vraies, pour reprendre la terminologie de Davies et Humberstone » (« Explaining the A Priori: The Programme of Moderate Rationalism », p. 262, nous traduisons).

Remarquons tout d'abord que le désaccord entre (F) et (M) porte moins sur la nature et le caractère phénoménal des apparences que sur le concept qu'il convient d'utiliser pour les décrire de façon adéquate. Il se trouve que les concepts de vérité nécessaire et de vérité fixe, tels que nous les avons clarifiés, sont coextensifs dans de nombreux cas, et ne se distinguent que dans certains cas particuliers. Il est donc extrêmement facile de les confondre, surtout si l'on ne s'est pas penché sur les cas où les extensions des deux concepts divergent. Dans une certaine mesure, pour autant qu'elles se limitent à des cas où la nécessité et la fixité vont de pair, les descriptions phénoménologiques de Bealer et Plantinga ne sont pas fausses, puisque les contenus qu'ils intuent sont nécessairement et fixement vrais. Mais si (F) est vrai, c'est la généralisation qu'ils en tirent qui est erronée : la propriété essentielle du contenu des intuitions rationnelles n'est pas d'être nécessaire, mais d'être fixement vraie.

Cette conjecture, si elle est sur la bonne voie, possède un certain nombre d'attraits. Premièrement, elle permet de démarquer les intuitions rationnelles des intuitions physiques aussi bien que le fait (M) : si le monde réel s'avérait être un monde possible dans lequel les lois de la nature autorisent le mouvement perpétuel, alors l'intuition de Stevin serait fautive, d'où il suit qu'elle n'est pas fixement vraie. Deuxièmement, elle fournit des ressources pour expliquer la possibilité que des intuitions rationnelles aient un contenu contingent, sans avoir à postuler des illusions modales inéliminables. Mais encore faut-il vérifier que les exemples d'intuitions rationnelles qui soulevaient une difficulté pour (M) ont bien un contenu qui est fixement vrai.

Commençons par le cas des vérités logiques contingentes identifiées par Zalta. Il est assez facile de voir que toute instance de (Z) sera fixement vraie : pour tout monde possible  $u$  considéré comme étant le monde réel, si « de fait  $p$  » est vrai dans  $u$ ,  $p$  sera vrai dans  $u$ . Cela ne doit pas nous surprendre dans la mesure où (Z) fait référence au monde réel par l'intermédiaire de l'opérateur « de fait ». Plus généralement, si une formule est valide au sens de la validité-dans-le-monde-réel, alors elle sera automatiquement fixement vraie. Ainsi toute vérité logique, qu'elle soit ou non une vérité contingente, sera fixement vraie. En substituant (F) à (M) on n'a plus besoin de traiter les vérités logiques telles que (Z) comme des cas problématiques suscitant des illusions de nécessité : il s'agit en réalité de cas tout à fait normaux, pourvu que l'on interprète les apparences intellectuelles comme des apparences de fixité plutôt que de nécessité.

Le cas des intuitions de nécessité et de possibilité contingentes est plus délicat. Rappelons-nous que les intuitions prenant pour objet

(T1) Tony n'aurait pas pu posséder les pieds  $P_4$ ,  $P_5$  et  $P_3$ ,

et

(T2) Tony aurait pu posséder les pieds  $P_4$ ,  $P_2$  et  $P_3$ .

sont des intuitions qui interviennent une fois que l'on a supposé que Tony possède de fait les pieds  $P_1$ ,  $P_2$  et  $P_3$ . L'expérience de pensée repose alors sur la considération de quatre mondes possibles.

—  $w_0$ , ou le monde réel, dans lequel Tony possède les pieds  $P_1$ ,  $P_2$  et  $P_3$ , ce que nous représenterons dorénavant par  $T(1,2,3)$

—  $w_1$  où  $T(4,2,3)$

—  $w_2$  où  $T(1,5,3)$

—  $w_3$  où  $T(4,5,3)$

Si l'on se souvient des hypothèses

(H2a) Tony aurait été le même trépied s'il avait eu un autre pied.

(H2b) Une autre planche ou plus d'un autre pied en aurait fait un autre trépied.

nous avons toutes les informations dont nous avons besoin pour décider, au sujet des quatre énoncés  $T(1,2,3)$ ,  $T(4,2,3)$ ,  $T(1,5,3)$ ,  $T(4,5,3)$  s'ils sont vrais ou faux dans chacun de ces quatre mondes, étant donné que  $w_0$  est le monde réel. Il est cependant beaucoup moins évident d'attribuer une valeur de vérité à ces énoncés lorsqu'un autre monde que  $w_0$  est considéré comme étant le monde réel. ( $T1$ ) est-il vrai dans  $w_1$  lorsque  $w_1$  est considéré comme étant le monde réel?

Pour répondre à cette question, il nous faut clarifier le mécanisme par lequel les termes «  $P_4$  », «  $P_5$  » et «  $P_3$  » ont une référence lorsque l'on considère  $w_1$  comme étant le monde réel. Rappelons que nous sommes dans le cadre d'une expérience de pensée où nous n'avons pas de contact direct avec les objets que nous nommons. Nous avons baptisé chacun de ces pieds en lui associant une certaine condition descriptive. En supposant que nous disposions d'une méthode pour énumérer les pieds de Tony, nous avons décidé de nommer «  $P_1$  » le premier pied de Tony, dans le monde réel, en suivant l'ordre de l'énumération, «  $P_2$  » son deuxième en suivant l'ordre de l'énumération, etc. Ces noms fonctionnent ainsi comme des noms descriptifs. En suivant la théorie des noms descriptifs conçue par Evans, et reprise par Davies et Humberstone<sup>25</sup>, nous pouvons ainsi considérer chacun de ces noms comme équivalent à une description rigidifiée :

$P_1$   $\equiv$  le pied qui est de fait le premier pied de Tony

$P_2$   $\equiv$  le pied qui est de fait le deuxième pied de Tony

$P_3$   $\equiv$  le pied qui est de fait le troisième pied de Tony

$P_4$   $\equiv$  le premier pied de Tony dans le monde possible le plus proche où le premier pied de Tony n'est pas le premier pied qu'il a de fait.

$P_5$   $\equiv$  le deuxième pied de Tony dans le monde possible le plus proche où le deuxième pied de Tony n'est pas le deuxième pied qu'il a de fait.

25. Voir Gareth Evans, « Reference and Contingency », *The Monist*, vol. 62, n° 2, 1979, p. 178-213 ; voir également Davies et Humberstone, « Two Notions of Necessity ».

Une fois que ces équivalences ont été posées, nous sommes en mesure de déterminer à quoi font référence « $P_4$ », « $P_5$ » et « $P_3$ » lorsque l'on considère  $w_1$  comme étant le monde réel. Afin de faciliter la manière dont nous pouvons faire référence aux différents pieds de Tony dans différents mondes possibles, nous supposons que chaque pied numériquement distinct possède une couleur distincte et que la couleur d'un pied ne change pas d'un monde possible à l'autre. Nous pouvons ainsi nommer chaque pied d'après sa couleur. Ainsi, conformément au scénario de l'expérience de pensée :

- dans  $w_0$ , le premier pied de Tony est Noir, le deuxième est Blanc et le troisième est Rouge, ce que nous pouvons abrégé par T (Noir, Blanc, Rouge).
- dans  $w_1$ , T (Gris-foncé, Blanc, Rouge),
- dans  $w_2$ , T (Noir, Gris-clair, Rouge)
- dans  $w_3$ , (Gris-foncé, Gris-clair, Rouge).

Alors que « $P_4$ » fait référence à Gris-foncé lorsque  $w_0$  est le monde réel, ce même nom fait référence à «Noir» lorsque  $w_1$  est le monde réel.

Maintenant il est facile de voir que, quel que soit le monde possible qui est le monde réel, (T1) sera toujours vrai. Pour voir cela, supposons *per impossible* qu'il existe un monde possible  $w$  tel que dans  $w$ , lorsqu'il est considéré comme étant le monde réel, (T1) est faux. (T1) est faux dans un tel monde si la phrase

(T3) Tony aurait pu posséder les pieds  $P_4$ ,  $P_5$  et  $P_3$

est vraie. Rappelons que nous opérons sous la supposition :

(T4) Tony possède les pieds  $P_1$ ,  $P_2$ ,  $P_3$

Donc dans  $w$ , Tony existe et possède trois pieds auxquels « $P_1$ », « $P_2$ », « $P_3$ » font respectivement référence. Or, quelle que soit la référence des noms « $P_1$ », « $P_2$ », « $P_3$ » et « $P_4$ », et « $P_5$ », les conditions descriptives qui leur sont associées et qui déterminent leur référence garantissent que (T3) est faux. En effet, tout monde où

(T5) Tony possède les pieds  $P_4$ ,  $P_5$  et  $P_3$

est vrai est un monde où Tony possède deux pieds qu'il n'a pas dans le monde réel. Compte tenu de nos suppositions d'arrière-plan, il s'agit d'un monde impossible. Nous pouvons en conclure que (T1) est vrai dans le monde  $w$ , lorsque  $w$  est considéré comme étant le monde réel. Le monde  $w$  ayant été choisi arbitrairement, nous pouvons conclure que (T1) est fixement vrai.

Le même type de raisonnement montre que (T2) est fixement vrai. Prenons n'importe quel monde possible  $w$ . (T4) y est vrai. Et les suppositions d'arrière-plan de l'expérience de pensée, ainsi que les conditions descriptives associées aux noms « $P_1$ », « $P_2$ », « $P_3$ » et « $P_4$ » garantissent qu'il existe un monde possible accessible depuis  $w$  où

(T6) Tony possède les pieds  $P_4$ ,  $P_2$  et  $P_3$

Ainsi (T2) est vrai dans  $w$ , et par suite (T2) est fixement vrai.

La conjecture (F) est ainsi vérifiée pour les deux cas problématiques : les intuitions rationnelles dont le contenu contingent posait problème à (M) ont un contenu qui s'avère être fixement vrai. La dernière tâche qui nous incombait pour conclure notre défense de (F) est ainsi remplie.

## 7. Conclusion

La thèse (M) selon laquelle les intuitions rationnelles s'accompagnent d'apparences de nécessité est une thèse que défendent de nombreux théoriciens des intuitions rationnelles. Cette thèse est mise en difficulté par l'existence d'intuitions rationnelles contingentes, dont nous avons examiné deux types d'exemples. Si ces intuitions rationnelles s'accompagnent d'apparences de nécessité, ces apparences sont trompeuses. Si l'on nie qu'elles s'accompagnent d'apparences de nécessité, alors on reconnaît que (M) est fausse.

Deux grandes options sont alors envisageables pour résoudre la difficulté. Une première voie consiste pour le théoricien des intuitions rationnelles à avaler la couleuvre et à y voir des illusions modales persistantes, ce qu'autorise une conception faillibiliste des intuitions rationnelles. Une seconde voie consiste à reconsidérer la phénoménologie de ces intuitions : ce qui y est interprété comme des apparences de nécessité n'est en réalité que le reflet que la vérité fixe de leur continu, et la manifestation de leur caractère *a priori*. Les cas qui étaient problématiques pour (M) ne le sont plus pour la thèse (F) selon laquelle les apparences qui accompagnent les intuitions rationnelles ne sont que des apparences de fixité. Cette seconde voie permet d'éviter de traiter inutilement certaines intuitions comme illusoire et de rendre pleinement compte de la diversité des vérités *a priori* et des intuitions suscitées par les expériences de pensée philosophiques. Il nous paraît ainsi judicieux, pour quiconque s'embarquerait dans le projet de construire une théorie générale des intuitions rationnelles, de résister à la tentation de traiter en général les intuitions rationnelles comme des intuitions modales<sup>26</sup>.

## Bibliographie

- Bealer, George. « Intuition and the Autonomy of Philosophy », in DePaul, Michael et Ramsey, William, dir., *Rethinking Intuition*, Lanham, Rowan & Littlefield, 1998, p. 201-239.
- Bealer, George. « Modal Epistemology and the Rationalist Renaissance », in Gendler, Tamar et Hawthorne, John, dir., *Conceivability and Possibility*, New York, Oxford University Press, 2002, p. 71-125.
- Bealer, George. « The Origins of Modal Error », *Dialectica*, vol. 58, n° 1, 2004, p. 11-42.

---

26. Je tiens à remercier Jens-Christian Bjerring, Karen Brøcker, Anna Daria Drozdowicz, Matthias Rasmussen, Mélanie Rosen et Samuel Schindler pour leurs commentaires sur une version antérieure de ce texte.

- BonJour, Laurence. *In Defense of pure reason*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.
- Chandler, Hugh. «Plantinga on the Contingently Possible», *Analysis*, 36, n° 2, 1976, p. 106-109.
- Chudnoff, Elijah. *Intuition*, Oxford, Oxford University Press, 2013.
- Davies, Martin et Humberstone, Lloyd, «Two Notions of Necessity», *Philosophical Studies*, vol. 38, n° 1, 1980, p. 1-30.
- Evans, Gareth, «Reference and Contingency», *The Monist*, vol. 62, n° 2, 1979, p. 178-213.
- Fine, Kit. «The Varieties of Necessity», T. Gendler, J. Hawthorne, *Conceivability and Possibility*, New York, Oxford University Press, 2002, p. 253-281.
- Gettier, Edmund. «Is Justified True Belief Knowledge?», *Analysis*, vol. 23, n° 6, p. 121-123.
- Hanson, William. «Actuality, Necessity and Logical Truth», *Philosophical Studies*, 130, 2006, p. 437-459.
- Hawthorne, John. «Deeply Contingent A Priori Knowledge», *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. LXV, n° 2, 2002.
- Huemer, Michael. *Skepticism and the Veil of Perception*, Lanham, Rowan & Littlefield, 2001.
- Kaplan, David. «Demonstratives», J. Almog, J. Perry, H. Wettstein (dir.), *Themes from Kaplan*, New York, Oxford University Press, p. 481-563.
- Mach, Ernst. *La mécanique*, traduit de l'allemand par Émile Bertrand, Paris, Hermann, 1904.
- Nelson, Michael et Zalta, Edward, «A Defense of Contingent Logical Truths», *Philosophical Studies*, 157, 2012, p. 153-162.
- Peacocke, Christopher. «Explaining the A Priori: The Programme of Moderate Rationalism», in Boghossian, Paul and Peacocke, Christopher, dir., *News Essays on the A priori*, Oxford, Clarendon Press, 2000, p. 255-285.
- Plantinga, Alvin. *Warrant and Proper Function*, New York, Oxford University Press, 1993.
- Pust, Joel. *Intuition as evidence*, London & New York, Routledge, 2016.
- Salmon, Nathan. «Modal Paradox: Parts and Counterparts, Points and Counterpoints», *Midwest Studies in Philosophy*, XI, 1986, p. 75-120.
- Salmon, Nathan. «Impossible Worlds», *Analysis*, 44, n° 3, 1984, p. 114-117.
- Salmon, Nathan. «The Logic of What Might Have Been», *The Philosophical Review*, vol. 98, n° 1, 1989, p. 3-34.
- Sosa, Ernest. «Minimal Intuition», in DePaul, Michael et Ramsey, William, dir., *Rethinking Intuition*, Lanham, Rowan & Littlefield, 1998, p. 256-269.
- Sosa, Ernest. «Rational Intuition», *Philosophical Studies*, 81, 1996, p. 151-162.
- Sosa, Ernest. «Intuition», in *A Virtue Epistemology*, Oxford, Clarendon Press, 2007, p. 44-69.
- Turri, John. «Contingent A Priori Knowledge», *Philosophy and Phenomenological Research*, Vol. LXXXIII n° 2, 2011, p. 327-344.
- Williamson, Timothy. «The Contingent A Priori: Has It Anything to Do with Indexicals», *Analysis*, 46, n° 3, 1986, p. 113-117.
- Williamson, Timothy. *The Philosophy of Philosophy*, Londres, Blackwell, 2007.
- Zalta, Edward. «Logical and Analytical Truths that Are not Necessary», *The Journal of Philosophy*, vol. 85, n° 2, 1988, p. 57-74.